

Les 400 ans de Louis-le-Grand.

Numéro d'inventaire : 1979.24695

Auteur(s) : Jean Guéhenno

Type de document : article

Éditeur : Le Figaro littéraire (14 rond-point des Champs-Élysées Paris 8e)

Date de création : 1963

Description : 1 feuille simple et 1 feuille double.

Mesures : hauteur : 598 mm ; largeur : 428 mm

Notes : 18 mai 1963.

Mots-clés : Commémorations et anniversaires (Documents)

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 3

ill.

Lieux : Paris, Paris



Quatre gloires d'un grand lycée

PAR MAURICE RAT

Le lycée Louis-le-Grand est l'un des plus fameux de Paris ; le collège de Clermont, dont il a pris (à peu près) la place, fut au Grand Siècle et au 18^e le plus célèbre du capitale, si bien qu'il tire la magistrature de la histoire du Dupont-Ferrier les a liés l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un, il n'est pas d'école secondaire qui n'ait compté plus d'élèves illustres : Molière, Voltaire, Robespierre ont fait humaines et leur rhétorique dans le vieux collège disparu ; Baudelaire a signé de son passage le lycée « napoléonien » et Louis-Philippe... En quatre mots terminés par la même consonance, tracent quatre moments cœurs de la brillante malice. Éclairons chacun d'eux d'un flash, en priant nos lecteurs de nous pardonner ce terme.

JEAN-BAPTISTE PQUELIN, ELEVE DES PERES JESUITES

Rien n'est plus difficile que de parler de l'enfance de Molière. On ne la connaît que par ce qu'on dit et par les anecdotes inventées à plaisir par Girardot, qui disait les traits de son ami le merveilleux comédien. Mais, que Molière avait accueilli, jeune encore et déjà gâté, dans sa troupe et dans son ménage.

De cette Vie de M. de Molière, résumée ensuite par Voltaire, qui brode à son tour, retransmis seulement ce qui est sûr, et d'abord que le petit Jean-Baptiste, à l'âge de quatre ans, quitta les Petites-Écoles, c'est-à-dire l'école paroissiale que dirigeait le grand chanoine de Notre-Dame, pour entrer, en 1636, en collège d'externes, au collège de Clermont, fréquenté par les fils des grands seigneurs, des nobles et des grands bourgeois. Quel beau et grand collège ! Il comptait (en 1630) deux mille externes et trois cent trente pensionnaires parmi lesquels trois princes : Armand de Conti, Henri de Savoie et Henri de Lorraine.

Le père Poquelin, tapissier du roi et « bourgeois gentilhomme » avant la lettre (car c'est à lui qu'on doit son fils emprunteur plus tard les riches costumes, les traits, l'avarice, de Monsieur Jourdain), ne pouvait mieux faire que d'envoyer le petit Jean-Baptiste dans une maison si bien fréquentée. À Clermont, l'enfant eut comme professeur de rhétorique le P. Nau ou le P. Briet, comme camarades Chapelier, qui resta son ami, et peuchère Bernier, qui devint, le même Bernier qui voyagea beaucoup par la suite et qui, fort libérin, écri-

vit un jour à Saint-Evremond : « Je vais vous faire une confidence, c'est que l'abbé-nous, dans de ce monde, n'est pas un grand pèche ». Y connaît-il le prince de Conti, qui devait le « protéger » plus tard ; ou l'a dit, mais c'est faux ; le prince Conti et lui il y avait sept ans de différence, et si même Conti avait été de son âge il ne l'aurait pu voir que de loin, car les princes, dans ce collège très hiérarchisé, étaient séparés des autres écoles, entassés sur les gradins d'une grande salle sombre où ils écoutaient sur leurs genoux, par une place privilégiée, dans une sorte de chaire posée sur une estrade, d'où, sans prendre de notes, car un abbé le faisait pour eux, ils écoutaient ou non, mais sans jamais écrire.

La Grange nous dit que Molière fit de très bonnes études et que, sortant de Clermont, il pouvait lire dans son livre latin les comédies de Plaute et de Térence. On l'en croit volontiers. **Johannes Baptiste Poquelin** était fort éveillé, et comme il était intelligent, dans le collège, de parler une autre langue que le latin, le latin sangre en clair, et le latin saucy dans les jeux entre élèves — il est probable qu'il fut un bon petit latiniste.

Il n'est pas impossible qu'il ait pris le goût du théâtre au collège de Clermont. On y représentait dans les jours solennels des comédies latines ou des pièces de Sénèque, parfois devant le cardinal de Paris, parfois devant le roi. Mais il n'y joua pas, les rôles étant pour les seuls internes.

On s'est demandé, faute d'en savoir plus, quel chemin suivait le jeune Poquelin pour aller de la rue Saint-Maurice à la rue Saint-Jacques, où était le collège de Clermont. Et l'on a voulu qu'il passât par le Pont-Neuf, encombré de chariots et de salimbrins dont il admirait au passage les couleurs et les bords. C'est possible. Mais qui le prouve ? Il pouvait aussi bien prendre le pont Notre-Dame et le Petit-Pont. Et nul besoin n'était de passer par le Pont-Neuf pour qu'il vit, le tenant de son beau grand-père Gressu, un amour nul du théâtre.

Bon élève des jésuites, dont il n'a point dit de mal, sachant ce qu'il leur devait, a pu perdre la foi et pérorer dans *Tartuffe* et *Dom Juan* un faux dévot et un libérin, mais n'a jamais attaqué les maîtres qui lui avaient appris de l'Épique et de Térence et avaient su enfanter son cœur.

La prospérité du collège de Clermont ne cessa de croître et d'embellir. En 1662, l'année même où le fidèle La Grange publiait posthume les *Œuvres complètes* de

Molière, le P. Talon écrivait au Grand Condé : « Nous ne savons plus où loger nos pensionnaires, tant le nombre en est grand ; il y en a trente qui cherchent place », parmi lesquels il citait quatre marquis, dont un accompagné de six personnes, et il terminait ainsi : « Voilà ce que Mgr le duc de Bourbon attire tous les jours en ce collège, et voilà, Monsieur, ce que nous devons à Votre Altesse Sérénissime et à tous ceux de sa maison ».

UN ELEVE SEDUISANT : VOLTAIRE

Le collège de Clermont lui dut, vingt ans plus tard, d'avoir pour élève, à neuf ans (1740), le petit « Anquet le jeune », dont le père, notaire attiré au Sully et des Comartins et comme le tapissier Poquelin, grand bourgeois gentilhomme, pensa que son fils, enfant tû, fils d'un abbé libérin, y pouvait prendre l'air de la cour, mieux que partout ailleurs et y faire les meilleures humanités du monde. François-Marie Anquet, qui allait être Voltaire, se joignit au collège de Clermont d'une amitié solidaire avec Goussier, futur conseiller au Parlement de Rouen, avec d'Agental, futur conseiller au parlement de Paris, avec le marquis d'Agental, ministre des Affaires étrangères de 1744 à 1747, lui fera connaître un temps les faveurs de la cour. Et il eut pour maîtres préférés le P. Thou, puriste délicat, le P. Ponet, auteur d'édifiantes fables.

C'étaient de jeunes professeurs qui pardonnaient tout à leur élève, à son insouciance, à sa disposition, parce qu'il obtenait des succès scolaires éclatants. Ils lui pardonnaient, en le sachant, de fréquenter à douze ans le fameux hôtel du Temple où se réunissaient les deux libérins Voltaire, le marquis et le grand prieur, et l'abbé de Chaulieu. Et Voltaire garda de ses maîtres la préférence la souvenir le plus vif, qu'entretenaient des relations aimables. Son antagonisme même couru lui faire écrire plus tard qu'il n'avait appris au collège qu'à « se débarrasser », nulle mathématique, nulle notion de philosophie et d'histoire — les pères, prudemment, évitant les questions brûlantes — mais il retint tous jours de Clermont cette grâce inimitable du tour qui enchantait ses maîtres ; et le goût pervers des amplifications oratoires, empruntées des tragédies de collège, qui allait gâter son théâtre.

Sous Louis XVI, le collège des jésuites

est resté le plus brillant de Paris, et ce sont eux qui forment — à l'ironie de la divine Providence — les plus fameux révolutionnaires, tels Camille Desmoulins et le plus célèbre de tous, Robespierre. On a tout dit sur ce que doit Robespierre à ses maîtres : son goût d'une élégance cartésienne dans la mise et dans la parole, un maniérisme un peu fade, une façon de tourner simplement les vers, une religiosité, une sorte d'angélisme, qui séduira Catherine Thiot, une onction féline de Robespierre et de Chafé. Il faut donc mieux évoquer son ombre sanglante, telle qu'elle apparut aux anciens élèves de Louis-le-Grand, six années après Thermidor le 3 août 1800. Un autre ancien du lycée, Frélon, le bourreau de Toulon, demeur muscadin et qui occupait un emploi dans les hospices, avait eu l'idée de convoquer à un banquet chez le traiteur Verne, comme citait le coureur avant la révolution, les camarades qui avaient « vécu ». Quatre-vingts se rendirent à son appel. Parmi eux Robespierre, ami de Desmoulins, le vieux marquis de Boufflers, ancien émigré toujours coiffé à la Cadogan, un autre coiffeur marquis, l'antonyme Laplace, le chevalier de Pils, qui fut vainqueur d'embarcation comme indicateur, Picard, l'auteur dramatique, et Goffaux, ancien membre de la Législative, pour l'heure professeur au Prytanée français. On fut Goffaux, bavard inextinguible, qui prononça soudain le nom de Robespierre. Frélon eut un sursaut. — Robespierre, dit-il, vous avez parlé de Robespierre ! Tenez, vous sa place. Il était là, assis à cette table, à côté de Barère et de Saint-Just, le jour du jugement de la reine, le 14 octobre. Je le revois dans son habit noir, un jabot de dentelle rehaussé sur son gilet de soie, il était coiffé avec art et poudré à frémir. Soudain, quelqu'un entra, lui rapporta la rumour qu'il était élève au lycée. Il se leva, et dit à Robespierre : « Vous étiez là, dans son rapport, jusqu'à ce que Marie-Antoinette du plus impur, du plus vil forfait. Alors, mon cher, savez-vous ce que fit Maximilien ? Les traits lui sautèrent, bruyamment furieux, il assena sur la table un grand coup qui brisa son assiette et cria : « Cet imbécile d'Herbert ! Cet imbécile d'Herbert ! ».

Au rassemblement des plus sinistres apôtres de la Terreur, les anciens de Louis-le-Grand s'étaient tournés vers la table où personne, depuis, n'avait osé s'asseoir. Le fantôme de la reine et l'ombre de Robespierre venaient de faire naître un profond silence. Et les anciens de Louis-le-Grand se séparèrent très vite, comme si resurgissait le dictateur Jacobin suivi de son

chien Brouet, qu'Antoine France a peints dans le meilleur chapitre peut-être des *Dioux* au sel.

L'EXCLUSION DE L'ÉLÈVE BAUDELAIRE (1839)

De tous les élèves qui passèrent, au siècle dix-neuvième, par Louis-le-Grand, Baudelaire, qui y resta trois ans et fut finalement mis à la porte du lycée, n'est pas le moins illustre. Son beau-père, le colonel Aupick, qui venait d'être nommé chef d'état-major de la première division militaire à Paris, n'y fit entrer comme pensionnaire le 1^{er} mars 1836, dans la classe de troisième. Charles, « sous le ciel d'ardentes solitudes », connu comme beaucoup d'autres internes les « lourdes malicieuses » et « le torpide des études classiques », comme beaucoup d'autres, tourmenté par la puberté, il connut l'essaim des rêves malfaisants, qu'aggravèrent un curieux mélange de jansénisme et de satanisme et d'incroyables lectures de Sainte-Beuve, de Joseph Delorme et de Voltaire, et des *Natchez* de Chateaubriand, s'analysant lui-même, dès cet âge, avec acuité, il y développa tantôt soumission, tantôt avec défi et desmure. L'art cruel de « gratter la plaie ». Le colonel Aupick avait dit au proviseur en le faisant inscrire : « Voici un cadavre que je vais vous faire, vous un élève qui fera honneur à votre lycée ». Scialement, l'adolescent lui fit, en effet, honneur. Trois ans de suite, il obtint le premier prix de vers latins et un second prix au Concours général. Il est vrai que son professeur de rhétorique, M. Rinn, ne le jugea pas assez sérieux ; ne réussit qu'un vers latins. Le professeur d'histoire, M. Durand, constata qu'il est le second de la classe en cette matière, mais qu'il a. Cet élève paraît persuadé que l'histoire est parfaitement inutile.

Baudelaire était déjà persuadé de l'inutilité de bien des choses. Il découvrit Théophile Gautier, écrivait déjà des poèmes et déjà affectait des « manières choquantes à force d'effacement. Au moment où commença l'année de philosophie, tout allait finir par un drame. Un refus d'admission en fut cause : le proviseur du lycée, le 18 avril 1839, adressa au colonel Aupick la lettre suivante : « Ce matin,

monsieur votre fils, somme par le sous-directeur de remettre un billet qu'il vous envoie, dans lequel il vous prie de le donner, le mien en menus morceaux et l'avala. Mande chez moi, il me déclare qu'il aime mieux toute punition que de livrer le secret de son camarade et, pressé de l'expliquer, l'infamie même de cet ami, qu'il laisse exposer aux soupçons les plus fâcheux, il me répond par des ricanelements, dont je ne dois pas souffrir l'impertinence. Je vous renvoie donc ce jeune homme, qui était le fils de votre ami, et remanquable ; mais il a tout gâté par un très mauvais esprit, dont le bon ordre du collège a eu plus d'une fois à souffrir. »

Le colonel Aupick approuva-il chez son beau-fils cette loyauté de ne point livrer le secret d'un ami ? Toujours est-il qu'il pardonna à Charles et le confia à un répétiteur : reçu au baccalauréat le 13 août, Baudelaire essuya à son « père » son propre succès, en même temps qu'il félicita son « ami de cœur » de sa nomination au grade de maréchal de camp — c'est-à-dire de général de brigade — parus le matin même au *Muscle*.

L'historien scrupuleux de Louis-le-Grand que fut Dupont-Ferrier et qui à si minutieusement conte la vie quotidienne du collège de 1563 à 1900, cite Baudelaire avec... Déroulède parmi les anciens élèves dont le lycée peut s'enorgueillir, bien qu'il n'en appartint, non plus que Molière et Robespierre, à nulle académie, critère suprême pour ce bon clerc. La liste des anciens de Bourbon et de Louis-le-Grand, qui en furent, ne tient pas moins de huit pages. Y figurent l'abbé Fleury, Crébillon père, les cardinaux de Polignac et de Bernis, de Rohan-Soubise, le grand duc d'Orléans, le maréchal de Richelieu et le duc de Nemours, Lamotte-Houday, Le Franc de Pompignan et son « ami » Voltaire et y figurent au dix-neuvième siècle Casimir Delavigne, Victor Hugo, Villiers, Jules Janin, Cuvillier-Fleury, Littré, Mérimée, de Maistre, de Vigny, Maxime Du Camp, Octave Feuillet, Mallarmé, Halévy, Paul Bourget, Thureau-Dangin. Si à cette liste on ajoute les noms de tous les professeurs devenus académiciens, elle s'en trouve presque doublée. Le lycée Louis-le-Grand a été, de 1800 à nos jours, concurrentement avec le lycée Henri-IV, une pépinière fructueuse de normaliens de la rue d'Ulm. Il maintient une grande tradition d'enseignement et de culture, établie il y a quatre cents ans et dont la « petite histoire » même n'est pas moins instructive et curieuse que la grande.

Maurice Rat.

Où le père a passé... PAR GÉRARD BAUER

Le mois d'octobre 1915, je reconduisais à Paris, de Suisse où j'avais été appelé, un homme qui n'était pas âgé, mais vieilli, et qui avait moult honneurs. Mon père, Henry Bauer, nous donna nous amener à Lyon, dans un hôtel qui avait échappé aux réquisitions militaires. La France entière faisait son apprentissage d'une guerre qui durait quatre ans, qui avait démenté les prévisions, mais dont toutefois le vrai homme que l'accomplissement prévoyait la sanglante étendue. Le jeune et assés les meilleurs des siens. Et c'en sera fait de beaucoup de choses que nous aurons aimées et défendues avec d'autres amis. J'en ai trop vu. Je ne sais pas, sachant qu'il allait partir, de ne pas voir ce dont nous avons été les témoins.

C'est vrai, Henry Bauer avait été beaucoup vu à l'occasion de l'Empire des lycées, la guerre de 1870, le siège, l'engagement dans la garde nationale, puis les prisons, Sainte-Police, le Conciergerie, Mazas, où il avait été le compagnon de Gustave Flourens, le 18 mars enfin, la Commune, les barricades, l'arrestation et le jugement de Versailles, c'est-à-dire la déportation en Nouvelle-Calédonie de la fin de 1871 jusqu'à l'amnistie au commencement de 1880. D'où vient à brève ans, les meilleurs ont pu dire de la vie. Voilà

ce qu'avait rencontré à peine sorti de Louis-le-Grand ce garçon indomptable. J'étais donc cet enfant hélas, dont je n'avais que l'histoire.

Rougir presque aujourd'hui...

En 1915 l'aventure d'une existence vouée à la bataille des idées et aux lettres s'achève. J'étais auprès de mon père, dans cette chambre d'hôtel, le veillant, attendant une rémission de son mal et la possibilité d'achever ce triste voyage jusqu'à Paris, lorsqu'un matin, dans le couloir de l'hôtel, je rencontrai Paul Bourget. « Ah ! Gérard, vous êtes là ? ». Il y avait quelques années que je le connaissais : le voyant à l'École de Paris où il collaborait et où il venait de publier dans les derniers numéros de la revue *Le Dictionnaire* de midi, et il me traitait avec la gentillesse d'un aîné, camarade de mon père lorsqu'il était dans la même classe, le jour où nous nous sommes rencontrés. Ce pauvre Henry, ajoutait-il, demandez-moi s'il désire me voir.

Compagnons d'études et de lycée — Louis-le-Grand —, ayant l'un et l'autre, mais par des routes différentes, rejoint la même carrière, leur amitié s'était distendue lors d'une affaire qui s'empêtrait profondément des esprits et d'après Topinard, Paul Bour-

get se rangea sous la raison d'État, préférant « l'injustice au désordre », mon père, individualiste affirmé, persista au contraire que « le tort fait à un seul fait tort à la communauté tout entière », selon la formule imprévisible de Benjamin Constant. Leur séparation s'était accomplie sans heurts, chacun gardant pour l'autre une estime vraie, liés l'un à l'autre par ce lien que tresse la communauté des souvenirs. J'apparis à mon père que Paul Bourget était là, souhaitant le voir. Volontiers, me répondit-il, à condition qu'il ne me parle ni de médecine, ni de politique, ni de religion. « Ce que je le rapportai à Bourget, toujours le même L. », me dit-il simplement.

Bourget entra, et mon père, de son lit, se redressant un peu, lui demanda tout de suite : « Te souviens-tu de ce jour où Gustave Merlet arriva en retard pour sa leçon et nous dit avec gravité : « Messieurs, je m'enfonce, mais Sainte-Beuve vient de mourir et je suis passé rue du Mont-Parnasse ? ». 1860. La classe de rhétorique de Gustave Merlet, lequel avait acquis une réputation d'essayiste littéraire et de grand professeur de lettres, était soudainement brillante par le maître et les élèves. Parmi les élèves, outre Paul Bourget et Henry Bauer, se trouvaient Ferdinand Brunetier,

Saint-René Taillandier, futur ambassadeur, Bureau, qui de Louis-le-Grand allait entrer à l'École normale et, agrégé de philosophie, devenu député du Rhin, serait aussi le traducteur d'Herbert Spencer et des *Faustmats* de la morale de Schopenhauer. Car, à la politique, y aura méconnu les traditions libérales et le haut exemple de son père. Bourget n'était entré à Louis-le-Grand que lorsqu'il était devenu un élève de Sainte-Beuve, son père, Justin Bourget, avait été nommé, en 1836, directeur des études. (Les élèves les plus avancés de Sainte-Beuve suivent les cours de Louis-le-Grand lycée renommé pour l'excellence de ses maîtres.) Auparavant, Paul Bourget avait été élève du lycée de Clermont-Ferrand, lorsque comme sans sa rue Chatelet, dont l'acteur du *Dracule* avait conservé un souvenir détestable. « J'y ai traîné dans l'ennui dix pleines années de mon enfance et de mon adolescence, des années dont je ne voudrais pas revivre une minute, pas une seule... ».

Sainte-Barbe était, en revanche, un collège lumineux, conçu comme les collèges anglais, mais c'est à Louis-le-Grand que des son arrivée à Paris, Bourget reçut la leçon des maîtres qui, en seconde, se remuaient Marcou et Delacroix et, en rhétorique,

Aubert-His et Gustave Merlet. A Sainte-Barbe, Paul Bourget avait pour répétiteur de latin un homme brillant, quoique confiné dans une tâche monotone : Eugène Despoix, qui, normalien remarquable et chargé d'un cours de rhétorique à Louis-le-Grand avait démissionné lors du coup d'État pour ne pas préférer sembler à l'Empire. Parlant de Sainte-Beuve il le nommait avec un ton glacial : « M. le sénateur Sainte-Beuve... ».

Voilà les souvenirs qu'évoquaient dans une chambre d'hôtel, en 1915, Paul Bourget et Henry Bauer. Louis-le-Grand les réunissait à cette heure dramatique qui allait être celle d'un idyll. Un jour de 1871, Paul Bourget, sur le seuil de son collège, avait vu passer son camarade dans un vêtement uniforme : « Où vas-tu ? — Me battre L. — Ce doit être à une barricade rue Vavin, dont Valès a conté la résistance opiniâtre dans *Jacques Vingtras*. Paul Bourget, quoiqu'il fût alors républicain, ne se laissa pas convaincre. » Nous croyions que Sainte-Barbe allait sauter. J'avais encore un bachelot à passer. C'était déjà un homme raisonnable et prudent.

Hélas, vers leur jeunesse, redevenus un moment des camarades, Bourget, au comble des honneurs et de la réputation, et mon père si près de sa fin ne faisaient

pas le compte d'une existence. Ils revivaient ces heures lycéennes qu'on n'oublie plus et que Louis-le-Grand aura déposées dans tant de mémoires. Trente ans après mon père, mes études premières accomplies au lycée Montaigne je suis entré à Louis-le-Grand. Mon goût me portait vers l'École navale. Les circonstances ne m'auraient pas permis de réaliser ce que d'ailleurs je n'aurais peut-être pas osé m'attendre. Henry Bauer à cinquante ans battait en sacrifiant à sa conviction et à la liberté de l'exprimer une situation qu'il ne retrouvait plus dans une autre tribune. Quand on a tenu une plume avec vigueur, qu'on n'a point ménagé ses jugements, il est difficile de se passer de la plume. Quand on a tenu une plume avec vigueur, qu'on n'a point ménagé ses jugements, il est difficile de se passer de la plume. Quand on a tenu une plume avec vigueur, qu'on n'a point ménagé ses jugements, il est difficile de se passer de la plume.

Gérard Bauer, de l'Académie Goncourt.



UNE PROMOTION PARMIS D'AUTRES :
Sur cette photo de la khâgne 1929-30, que nous a confiée Paul Guth et où il figure lui-même, marqué d'une croix à gauche, on distingue notamment M. Georges Pompidou (X), au centre, et le président Senghor (X), à droite.

JEAN GUÉHENNO

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

En octobre 1762, le collège Louis-le-Grand fut comme une coquille vide. Il fallait qu'elle se remplit. Telle est la force d'une grande institution. Une tradition de haute culture et de consciencieux travail régnait entre ces murs.

Si j'avais du temps, je vous raconterais comment, dans les années 1762-1801, s'accomplit une seconde révolution pédagogique, comment le Parlement, l'Université intervinrent et repeuplèrent la maison, comment elle devint davantage encore un collège de boursiers, comment l'Ecole normale, comment l'agrégation y naquirent, comment se cherchèrent ici les formes de l'éducation de ces temps nouveaux. Mais je ne puis que tirer la leçon de ces choses. C'est le plus utile peut-être à cette heure où nous sommes, en 1963, devant une troisième révolution pédagogique non moins nécessaire, certes, que ne le furent celle de la fin du seizième siècle et celle de la fin du dix-huitième.

J'ai beaucoup rêvé sur le bel ouvrage de Dupont-Ferrier depuis des semaines. Il devait jeter un homme de mon âge, de mon métier, dans d'innombrables réflexions : Que vaut la vie qu'on a vécue ? De quelle efficacité a-t-elle été ? Que vaut ce métier qu'on a fait ? Qu'est-il ? Que devrait-il être ? Que faut-il enseigner aux hommes ? Quelles choses et dans quel ordre ? Cet ordre ne devrait-il pas être l'ordre d'urgence de leurs besoins ? Mais quel est cet ordre ? Tout conduit à la question des questions : qu'est-ce qu'un homme ? et que pourrait-il, que devrait-il être ?

...Telle est aujourd'hui la rapidité de l'histoire, telle est l'époque si confuse, que Janus sûrement n'a jamais eu autant besoin de ses deux visages, l'un tourné vers le profond passé et l'antique sagesse, l'autre vers un avenir qui nous presse et nous tire à lui. Jamais n'avons-nous dû marcher plus vite. Nous sommes à chaque instant contraints de courir, mais on ne peut pas courir à reculons.

**NE FAISONS PAS
A NOTRE MONDE
LA PETITE BOUCHE**